Samy Soliman

Paradis ou Enfer au temps de mon enfance

Roman

Lettres des Caraïbes

L'Harmattan

Paradis ou Enfer
au temps de mon enfance

Lettres des Caraïbes

Fondée par Maguy Albet, cette collection regroupe des œuvres littéraires issues des îles des Caraïbes (Grandes Antilles et Petites Antilles essentiellement). La collection accueille des œuvres directement rédigées en langue française ou des traductions.

Josette SPARTACUS, *Négropolitude*, 2016

Prosper PLUMME, *Des nouvelles de la solitude*, 2016.

René-Claude MINIDOQUE, *Le champ des Picolettes*, 2015.

Vincent GODEAU, *L'enfant imaginé*, 2015.

George LENO, *Les illusions du sang*, 2015.

Dieurat CLERVOYANT, *Haïti, Expositions sans gant*, 2015.

Daniel COISSY, *Haïti, le soir autour du grand-père. Quatre contes merveilleux*, 2014.

Jacqueline Q. LOUISON, *Le triomphe des crocodiles*, 2014.

Arthur RIDEN-SON, *Le second fils de Dieu*, 2014.

Juan DEL PUNTO Y COMA, *Soirée mondaine*, 2014.

Ces dix derniers titres de la collection sont classés par ordre chronologique en commençant par le plus récent. La liste complète des parutions, avec une courte présentation du contenu des ouvrages, peut être consultée sur le site www.harmattan.fr

Samy SOLIMAN

PARADIS OU ENFER
AU TEMPS DE MON ENFANCE

Roman

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2016
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris
http://www.harmattan.fr
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr
ISBN : 978-2-343-07926-4
EAN : 9782343079264

Introduction

Je me suis souvent posé la question de savoir pourquoi je suis né dans ce pays, au plus profond de la mer des Caraïbes.
J'aime son histoire, même si on a l'impression que Dieu nous a abandonnés depuis sa création.
Quand on me parle d'Haïti, j'ai toujours une petite lueur dans les yeux. Je suis fier de ce que mes ancêtres ont réalisé jusqu'ici. Un vrai exploit, inimaginable, inexplicable, survenu dans les années 1800. Ils ont ouvert la voie à la liberté des Noirs dans le monde entier. Et pourtant, le paradoxe, c'est que 90 % de la population haïtienne de ce petit pays de 11 millions d'habitants sont dans le noir complet. Tous ont un point commun, c'est de partir. Partir là où Dieu donne vie. Tout quitter, s'enfuir, ne jamais revenir. Partir sans regarder derrière, c'est l'histoire du peuple haïtien.

I

Je reviens sur moi et sur ma vie. Ma mère biologique, comme tant d'autres, a pris l'avion en me laissant ainsi que mon frère et ma soeur qui étaient plus grands que moi. Quand elle est partie, ma soeur avait dix ans et mon frère en avait cinq. Ma soeur est devenue comme une seconde mère, c'est elle qui s'occupait de nous. De moi encore plus, j'avais à peine onze mois. Surtout quand ma grand-mère ne pouvait pas s'occuper de moi, quand elle travaillait dans son jardin ou quand elle était au marché, c'est ma grande soeur qui prenait la relève.

Avant que ma mère parte, je marchais déjà. Et puis, je suis tombé malade, une maladie qui venait de nulle part, je ne pouvais plus marcher, je me traînais sur le ventre comme un serpent. Les gens parlaient beaucoup mais personne ne comprenait ma maladie. Tous les voisins pensaient que j'allais mourir.
Dans ce petit pays, quand un enfant en pleine forme tombait malade si brusquement, et en plus si gravement, ce ne pouvait pas être une maladie soignable à l'hôpital. Cela voulait dire qu'il n'avait pas vraiment de problème, c'étaient les gens du voisinage qui ne l'aimaient pas, qui voulaient lui faire du mal.

Au fait, moi, je me prénomme Charlot, c'est comme ça qu'on m'appelle depuis que je suis né.

Mon grand-père disait toujours que les Haïtiens sont fous. Je croyais que c'était dû au soleil qui tape sur leur

tête chaque jour un peu plus. Parfois, on avait l'impression que le ciel allait nous tomber dessus, que le soleil des Caraïbes ne se couchait jamais. Il est toujours présent, toute l'année, il n'est jamais fatigué.

Mon grand-père croyait, lui, que les Haïtiens sont fous parce qu'ils ne pensent jamais ni par mois, encore moins par année, ils vivent au jour le jour, ils ne réfléchissent pas. Il me disait : « tout ça a commencé depuis longtemps, depuis la création de la nation, quand le premier président haïtien qui se faisait appeler l'empereur I^{er},
monsieur Jean-Jacques Dessaline, a gagné la bataille finale, la bataille de Vertière contre les Blancs français. Le jour qui précéda la victoire de Dessaline, il a fait tuer tous les Blancs qui restaient et qui travaillaient, il a aussi brûlé toutes les plantations qui pouvaient alors donner de la nourriture en abondance au peuple haïtien ». Mon grand-père disait aussi que, s'il avait eu un peu de bon sens, s'il n'avait pas été si égoïste, il aurait pensé et fait différemment, ce Dessaline.
Des fois, il me disait « pourquoi brûler les habitations qui auraient pu servir encore aujourd'hui ? ».

Mon grand-père aimait beaucoup les Blancs. Peut-être parce que lui-même était un peu blanc, sa mère était mûlatre, madame Elise Verdier. J'étais déjà né lorsqu'elle nous a quittés mais je n'ai aucun souvenir d'elle.

J'ai appris que le père d'Elise était un Français aux yeux bleus, il se nommait Jean-Marc Verdier, quoi de plus français ! Je ne comprends pas pourquoi mon grand-père parlait comme ça, moi j'étais plutôt du côté de Dessaline, je l'admirais même, il nous avait délivré de la tyrannie des Blancs, nous avait sauvés de l'esclavage. Mon grand-père me disait « un jour, quand tu seras grand, tu verras, tu comprendras la vie de ce pays ».

Je pense qu'il n'aimait tellement pas ce pays qu'il a tout fait pour envoyer ses enfants à l'étranger. En plus, en grandissant, j'ai appris qu'il avait un certain penchant pour les femmes blanches. Il aimait vraiment beaucoup les femmes, toutes les femmes. Dommage pour lui, ma grand-mère est très noire. Elle s'appelle Macianne Valentin.

À cette époque-là, je ne parlais pas encore et c'est ce jour-là que j'ai commencé. Je n'arrêtais pas de pleurer parce que j'avais besoin de manger, ma grand-mère a été obligée de sortir au milieu de la nuit pour m'acheter quelque chose.
Quand elle est arrivée à la boutique, c'est une dame qui s'appelle Renée qui lui a ouvert. Elle a demandé à ma grand-mère ce qu'elle faisait dehors à cette heure-ci.
– Charlot est réveillé, il a faim. J'ai rien à la maison et je n'ai pas d'argent, Resma est parti chez son autre femme à Saint-Georges, est-ce que tu pourrais me faire crédit ? Quand monsieur rentrera, je te paierai, ne t'inquiète pas.
(Quand ma grand-mère appelle mon grand-père monsieur, c'est qu'elle est très fâchée).

Même si mon grand-père avait de nombreuses femmes, c'était toujours lui l'homme de la maison.

En fait, depuis que je suis tout petit, ma grand-mère était devenue pour nous Maan, ce petit nom était venu tout naturellement, elle était pour nous notre maman. Mon grand-père Resma, lui, était Nonck aux yeux de tous. Maan et Nonck ne dormaient plus dans le même lit depuis bien longtemps. Nonck travaillait énormément, il avait toujours de l'argent de côté. En plus, ses quatre enfants qui étaient alors à l'étranger lui envoyaient de l'argent de temps en temps. Les femmes le vénéraient dans le quartier.

Maan était toujours à la porte à attendre la réponse de madame Renée.
– Rentre donc, y'a pas de problème, je te vendrai tout ce que tu veux, tu sais bien.
– Je veux juste un cola et du pain au beurre, je te ramènerai l'argent demain matin quand Resma rentrera à la maison.

Mon grand-père, lorsqu'il dormait dehors, rentrait toujours avant que le coq chante, c'était son habitude et personne n'aurait pu changer ça, même une nouvelle femme.

Maan a pris le pain et le cola, elle avait aussi sa petite lampe dans la main. Dans mon petit quartier, quand il y avait la pleine lune dans le ciel, tout le monde était content, la lune était symbole de lumière dans tout le village. Nonck disait toujours que c'est la seule chose que Dieu a faite de bien pour ce pays, lui qui ne croyait pas en Dieu.

Maan a pris la route, il y a à peine cinq cents mètres entre la maison de Renée et la nôtre. Tout à coup, elle n'a plus eu de gaz et la lumière s'est éteinte avant d'arriver à la maison.

On habitait alors dans une petite maison en paille, construite à la chaux et au sable de mer. Les murs étaient peints en blanc et les portes en jaune. Il n'y avait que deux chambres. Dans le salon, trônait un gros coffre qui appartenait à mon grand-père et où il entreposait toutes sortes de choses. Des fois, je me demandais comment il avait fait pour que ce coffre atterrisse là. Cette boîte avait presque la même largeur que le salon et nous étions cinq à dormir à côté d'elle.

Nonck faisait toutes sortes de business mais il était surtout prêteur sur gages (quand il prêtait de l'argent aux voisins et que ceux-ci ne pouvaient pas le rembourser en temps et en heure, ils devaient lui ramener des sacs de pistache, de pois, de riz... voilà l'utilité de la boîte !).

Quand Maan est arrivée avec le cola et le pain au beurre, elle avait un grand sourire aux lèvres. Elle a dit à voix basse que cette Renée était une diablesse parce qu'elle ne dormait jamais la nuit. Je suppose que c'est pour cette raison qu'elle est partie chez elle et non pas chez quelqu'un d'autre. Maan n'avait peur de personne, même pas de Renée.
J'étais très content de ce qu'elle m'avait ramené et tout est allé de mieux en mieux pour ma santé assez rapidement.

II

Bientôt, il allait falloir rentrer à l'école. Moi, je n'étais pas ravi à cette idée. Mais tous les autres enfants étaient contents, y compris mon frère, ma soeur et mes cousins. Puisque je ne voulais pas aller à l'école, le jour de la rentrée des classes, je me suis réveillé plus tôt que tout le monde pour aller dans les mornes avec mon grand-père, lui qui se réveille toujours à quatre heures du matin. Maan lui disait toujours que normalement c'est les diables qui ne dorment pas la nuit et lui ne répondait jamais. Quand nous étions seuls dans les montagnes ensemble, il me répétait : « un homme responsable doit se réveiller tôt même s'il ne travaille pas, il se doit de donner l'exemple à ses enfants ». Pourtant, mon grand-père n'avait pas d'enfants en bas âge. Je suppose qu'il parlait pour moi, mon frère et mes cousins.

Quand il m'a trouvé dehors, il m'a demandé « qu'est-ce que tu fais là, toi ? » Il me regarda fixement et me dit « va te coucher ». Meme si j'avais l'envie de dormir dans les yeux, je ne voulais pas retourner à la maison, je n'avais pas envie que ma grand-mère m'entende. Quand il m'a dit ça, il était déjà loin. Avec mes petits pieds tout menus, je l'ai suivi. Il m'a vu le suivre et pourtant n'a rien dit. C'était

comme ça, mon grand-père et moi, on avait pris l'habitude d'aller dans les montagnes ensemble.

Nous étions cinq enfants à vivre chez mes grands-parents, comme une petit colonie, mon frère, ma soeur, deux de mes cousins et moi. On dormait tous ensemble, on mangeait tous ensemble et on avait un point commun tous les cinq, sans mère ni père, tous partis à l'étranger pour aller chercher une vie meilleure.
J'étais l'avant-dernier de la bande et très apprécié par mon grand-père. Personne ne pouvait me toucher s'il était là. Il m'aimait beaucoup et je lui rendais service quand il avait besoin de moi.

Pendant que nous changions les cabris et les boeufs de place, mon grand-père m'a parlé mais je n'ai pas compris ce qu'il disait. J'avais encore très sommeil. De loin, j'ai entendu une voix forte d'en bas, ça faisait même des échos. C'était en fait ma grande soeur qui était venue me chercher. Moi qui pensais que tout le monde était déjà à l'école et que j'avais réussi à leur échapper. Mais non ! J'allais certainement plutôt prendre des tapes. Ma grande soeur était très en colère. Heureusement que Nonck était là. Elle a pris mes petits bras fins et a dit « tu sais, à cause de toi, on va tous être en retard, je t'ai cherché partout ». Elle était déjà toute belle avec sa robe turquoise et sa chemisette jaune. « Je sais pas comment t'a fait pour arriver ici tout seul ». Elle a pris ma main pour me traîner vers la maison, je n'avais à ce moment-là aucune notion du temps qu'il nous faudrait pour arriver à l'école.

En arrivant, ma grand-mère, qui buvait du café, a regardé ma soeur et lui a demandé :
– Il était où ?
– Il était avec Nonck.

– Comment ça ? Il s'est réveillé si tôt ? C'est fou ça, bon Dieu.

Elle fait toujours ça quand elle est un peu contrariée, elle invoque le bon Dieu. Ma grande soeur m'a regardé avec un air méchant : « Va trouver Ken pour t'habiller, après je viendrai te brosser les dents ». Je ne l'avais jamais fait seul mais quand elle frottait, mes gencives saignaient toujours.

Arrivé à l'école, j'ai trouvé tous les autres enfants contents autour de moi. Quand je me suis installé dans la classe, certains pleuraient quand même. J'avais une petite boîte dans la main avec de la nourriture que ma grand-mère m'avait préparée et du jus d'orange. Je ne pensais qu'à une seule chose, manger ce qu'il y avait dans la petite boîte.

Ma maîtresse était très moche, elle avait une tête pas terrible, elle ne souriait pas et se tenait toute droite devant la porte. Tout de suite, j'ai eu peur de cette dame.

Dans la classe, les enfants devaient se tenir la main pour prier ensemble. A dix heures précises, la cloche a sonné, tous les enfants se sont mis debout, certains pleurnichaient, d'autres riaient. Certains même dansaient. En fait ils faisaient tous du bruit et moi je suis resté dans mon coin, perdu dans un lieu inconnu, moi qui n'avais jamais quitté la robe de ma grand-mère.

Pendant que je regardais dehors, un court instant, j'ai entendu la maîtresse qui parlait, elle disait qu'il fallait prier encore avant de manger. Je me disais, ce matin on a déjà prié et deux heures après il faut recommencer, j'avais l'impression d'être à la messe. De la façon qu'elle avait de nous regarder, je lui avais déjà donné un petit surnom : la tigresse.

Je me disais aussi que j'avais prié deux fois un Dieu que je n'avais jamais vu et dont je n'avais jamais autant entendu parler.

Là où j'habite, personne ne parle de Dieu. Chez moi, il y a trois vaudouisants, les gens viennent de partout les voir, même si je ne comprenais pas pourquoi. Ma grand-mère me disait toujours que ces gens venaient ici pour la guérison ou pour trouver une solution à leur problème.

Et pourtant, dans la classe, on devait prier « notre Père qui êtes aux Cieux », mais moi je ne faisais pas attention à ce que disait la tigresse.

Je continuais à regarder dehors pour chercher un visage connu. Je savais que mon frère et mes cousins étaient dans le même établissement que moi mais je ne savais pas exactement où. J'ai regardé partout si je pouvais apercevoir ma grande soeur Marie et mon frère Ken. J'ai regardé à droite et à gauche, je n'ai vu personne de ma connaissance. Je suis resté pendant un bon moment tête baissée, j'étais fatigué de trop regarder partout pour rien.

Les portes étaient grandes ouvertes sur la cour, j'ai eu la sensation pendant un moment que j'étais dans un rêve. D'un coup, je me suis réveillé, j'ai regardé au loin, il me semble avoir vu l'un de mes cousins sortir de l'école.

J'ai vu tout le monde sortir de la classe, je ne savais pas ce qu'il se passait et où nous devions aller. Je me suis précipité dehors aussi avec ma boîte à la main. J'ai failli tomber sur la petite marche en béton qui était devant la porte. Je voulais retrouver mon cousin, j'ai pris une grande inspiration et j'ai couru.

III

Je n'ai retrouvé personne de ma connaissance dans la cour mais ne me suis pas laissé aller, je me suis souvenu de là d'où je venais. J'ai pris le chemin tout seul, il y avait des camions qui klaxonnaient et des petites camionnettes remplies de pauvres paysannes qui allaient vendre leurs provisions au marché. Il y avait des gens qui circulaient en vélo, j'ai eu l'impression d'être dans un autre pays. Je savais qu'il y avait environ un kilomètre entre la maison et l'école, j'ai marché très vite avec mes petites jambes. À un moment, j'ai vu deux dames qui s'insultaient sur la route, il y avait une foule de personnes tout autour d'elles. Par curiosité, je suis allé voir ce qu'il se passait. Il y avait un jeune en sang, couché par terre. Ça m'a effrayé. Je suis resté dix à quinze minutes à regarder, puis j'ai repris ma route, déterminé à rentrer chez moi pour retrouver ma grand-mère. D'un coup, j'ai eu un doute, je ne savais pas quelle route je devais prendre. Je stagnais, au final je n'avais même pas mangé, je suis resté tête baissée à regarder mes chaussures, noires et blanches, avec des lumières tout autour. Quand je marchais, ça brillait. Je les aimais beaucoup, ces chaussures, c'est ma mère qui me les avait envoyées de l'étranger. Ça m'avait fait très plaisir.